

La faveur du public, autant que son goût personnel, incline Racine à chercher encore dans la mythologie grecque la source de son inspiration. Tout imprégné de nouvelles lectures antiques (en particulier l'*Hippolyte* d'Euripide), Racine compose *Phèdre*, représentée pour la première fois le 1^{er} janvier 1677. Cette représentation, selon certains chroniqueurs, aurait eu lieu à Versailles, en présence du roi et de M^{me} de Montespan. Il est plus vraisemblable qu'elle ait été donnée à Paris, au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Les tourments d'une âme coupable : Phèdre.

Acte I. La confidence. Hippolyte annonce à son précepteur Théramène qu'il va quitter Trézène pour aller à la recherche de son père, le héros Thésée, et pour fuir la princesse Aricie, dont il se défend vainement d'être amoureux (sc. 1). Cependant, précédée de sa nourrice Œnone (sc. 2), Phèdre, femme de Thésée, belle-mère d'Hippolyte, paraît, consumée d'un mal mystérieux, qu'elle finit par confier à Œnone : elle éprouve une passion irrésistible pour son beau-fils et veut mourir pour effacer sa honte (sc. 3). Or, voici qu'on vient annoncer la mort de Thésée (sc. 4). Œnone persuade alors Phèdre que son amour cesse d'être coupable, qu'elle est libre, qu'elle doit vivre, et même voir Hippolyte (sc. 5).

Acte II. L'aveu. Aricie, qui aime Hippolyte, apprend qu'elle en est aimée, d'abord par sa confidente (sc. 1), puis par le jeune homme lui-même, qui met à ses pieds le trône de l'Attique, vacant à la suite de la mort de Thésée, et auquel lui-même pouvait prétendre (sc. 2). Mais Théramène annonce à Hippolyte la venue de Phèdre (sc. 3) et Hippolyte se dispose sans joie à la recevoir (sc. 4). Phèdre lui demande d'abord sa bienveillance à l'égard du fils qu'elle a eu de Thésée ; puis elle se laisse aller peu à peu à l'aveu explicite de sa passion, et Œnone doit intervenir pour l'empêcher de se tuer avec l'épée arrachée à Hippolyte, qui a laissé éclater son indignation (sc. 5). On apprend que les Athéniens ont désigné pour leur roi le fils de Phèdre ; le bruit court, d'autre part, que Thésée est vivant et va réparaître à Trézène (sc. 6).

Acte III. Le désarroi. Malgré elle, Phèdre s'abandonne à l'espoir de toucher Hippolyte et charge Œnone de lui offrir en son nom le trône d'Athènes (sc. 1) ; tout en rougissant de sa faiblesse, elle supplie Vénus d'inspirer au jeune homme de l'amour pour elle (sc. 2). Mais Œnone vient annoncer le retour de Thésée, et Phèdre

se jugeant perdue, parle encore de mourir. Pour la sauver, Œnone offre de prévenir toute révélation d'Hippolyte en l'accusant auprès de Thésée d'avoir voulu la séduire, et sa maîtresse, d'abord révoltée, finit, dans son affolement, par consentir à cette calomnie (sc. 3). Elle accueille avec embarras Thésée (sc. 4) qui, vivement troublé, questionne Hippolyte et apprend avec un étonnement soupçonneux son intention de s'éloigner (sc. 5). Hippolyte est inquiet de l'attitude de Phèdre (sc. 6).

Acte IV. La jalousie. Œnone accuse Hippolyte auprès de Thésée (sc. 1), qui maudit son fils, appelle sur lui la colère de Neptune et le chasse ; en vain Hippolyte lui a avoué, pour se défendre, son amour pour Aricie (sc. 2). Comme Thésée se lamente sur son malheur (sc. 3), Phèdre, prise de remords, vient lui demander la grâce d'Hippolyte ; Thésée ne veut pas l'écouter ; il lui rapporte avec indignation sa vaine défense ; et Phèdre apprend ainsi qu'il aime Aricie (sc. 4). Bouleversée par cette révélation (sc. 5), elle s'abandonne à la jalousie, puis, tourmentée de remords, charge de malédictions Œnone, qu'elle accuse de l'avoir entraînée au crime (sc. 6).

Acte V. La mort. Hippolyte se justifie auprès d'Aricie de n'avoir pas tout révélé à Thésée, lui propose de l'épouser et de partager son exil volontaire (sc. 1). Thésée, toujours à la recherche de la vérité (sc. 2), interroge la jeune fille, et elle lui laisse entendre que le vrai coupable n'est pas Hippolyte (sc. 3). De plus en plus troublé (sc. 4), il apprend qu'Œnone s'est jetée à la mer et que Phèdre veut mourir : il commence à croire à l'innocence de son fils et supplie Neptune de ne pas accomplir son vœu (sc. 5). Mais il est trop tard : Théramène vient raconter qu'Hippolyte a été déchiré par un monstre marin (sc. 6). Phèdre paraît enfin ; elle justifie Hippolyte, confesse sa passion, révèle le rôle détestable d'Œnone ; puis elle meurt : elle s'est empoisonnée (sc. 7).

LA COMPLEXITÉ DE PHÈDRE

Phèdre, tragédie antique et païenne? *Phèdre est en un sens la plus païenne des tragédies de Racine.* Dans aucune autre pièce, Racine n'a poussé aussi loin l'imitation des modèles antiques. Il suit souvent Euripide de très près, et il lui emprunte notamment le mouvement général de la magnifique scène où Phèdre confie son secret à Œnone (I, 3). Il imite aussi Sénèque, et s'en inspire dans la scène non moins belle où Phèdre avoue sa passion à Hippolyte (II, 5). En outre, Racine crée une atmosphère grecque : il évoque le Minotaure, les royaumes infernaux ; il assigne à chaque personnage une origine légendaire et associe un dieu à son destin (Hippolyte est consacré à Diane, Thésée gagne la faveur de Neptune, Phèdre est poursuivie par la haine de Vénus) ; il recourt même au merveilleux : un monstre marin accomplit la vengeance de Thésée.

Phèdre, tragédie chrétienne et janséniste? *Des contemporains de Racine ont cependant cru discerner dans cette tragédie une signification chrétienne.* Seule parmi les criminelles du théâtre racinien, Phèdre connaît, au sein même de son abandon, les rougeurs de la honte et les tourments du remords. Elle s'observe avec vigilance, s'analyse avec lucidité, se condamne avec rigueur. D'emblée, elle a la nostalgie de la pureté perdue ; elle souligne par des cris de détresse ou d'angoisse chaque moment de l'entraînement fatal : la confidence à Œnone, l'aveu à Hippolyte, l'espoir malsain qui s'est insinué dans son cœur, le consentement qu'elle a donné à l'imposture ; elle s'humilie enfin dans une confession publique, et sa mort est à ses yeux une expiation, autant qu'une délivrance. Y a-t-il si loin du sentiment qu'elle a de sa faute à la notion chrétienne du péché, des dieux païens qui la persécutent au Dieu chrétien qui punit ?

Plus particulièrement, il existe une analogie entre la fatalité qui accable Phèdre et la fatalité janséniste. Phèdre a vainement lutté : ni les sacrifices à Vénus, ni les rigueurs exercées contre Hippolyte n'ont pu chasser la passion de son cœur. Flétrie d'une souillure qui lui vient de ses origines mêmes, elle obéit à une force irrésistible, qui l'asservit ; elle en a conscience, sans se croire irresponsable ; et elle sent qu'elle ne peut échapper à son châtiment. Pour des disciples de Jansénius, le destin de cette désespérée est celui de toutes les créatures auxquelles Dieu refuse sa grâce pour faire leur salut.

Phèdre, tragédie humaine. *En réalité, Phèdre n'appartient en propre ni à la Grèce ni au monde chrétien.* La fatalité antique et la fatalité janséniste illustrent toutes deux un pessimisme qui est de tous les temps, et qui prétend trouver sa justification dans le spectacle des misères humaines. Phèdre est une malheureuse que sa volonté ne peut affranchir de la tyrannie d'une passion : l'amour agit en elle comme un poison qui la brûle, et le combat tragique se déroule à l'intérieur de son âme. Le principal intérêt de la pièce est donc d'ordre moral et psychologique. Il n'existe aucune solution de continuité entre *Phèdre* et les tragédies antérieures. La nouvelle héroïne racinienne est plus complexe qu'Hermione ou Roxane, mais son destin n'est pas différent. De *La Thébaine* à *Phèdre*, le génie de Racine a mûri, mais ne s'est pas renouvelé.